



LES SITES DE LA BATAILLE DE VERDUN

Un guide réalisé par les élèves des classes des Circonscriptions de Verdun et Commercy

SGA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALISTE DE GÉOLOGIE
ET DE MINÉRIE
15, rue de la République
54000 NANCY

ACADÉMIE
NANCY-METZ
E

19

La citadelle basse de Verdun

Verdun a toujours été une ville stratégique importante. La Citadelle de Verdun présente une histoire riche et complexe. Elle a été construite au cours de la guerre de Cent Ans (1337-1453) pour protéger les frontières du royaume de France. Elle a été reconstruite au cours de la guerre franco-allemande de 1870-1871 et a été utilisée comme forteresse pendant la Première Guerre mondiale. Elle a été détruite en 1916 et reconstruite après la guerre. Elle est aujourd'hui un site historique et touristique important.

LA VIE DES SOLDATS DANS LA CITADELLE

Les soldats vivaient à l'intérieur de la citadelle. Il y avait une boulangerie, une boucherie, une pharmacie, une école, une bibliothèque, une caserne, une infirmerie, une chapelle, un bureau de poste et une auberge. Ils vivaient dans de petites cellules et mangeaient dans une salle commune. Ils étaient surveillés par des sentinelles et devaient respecter des règles strictes.

Fonds Valérie - IAC - BNC

L'entrée de la citadelle en 1916 et de nos jours. Des soldats dans leur caserne sous terre. Un canon de 75 exposé près de l'entrée.

LA VISITE

Pour visiter la Citadelle, il faut monter dans des wagonnets de 9 places. La visite se déroule dans le sens de la projection d'un soldat qui écrit à sa femme et raconte la guerre. Puis on voit l'Etat-Major qui dirigeait la défense de la citadelle. On peut aussi visiter la bibliothèque, la boulangerie, la caserne, l'infirmerie et la chapelle. La visite dure environ 45 minutes et est gratuite.

LE SOLDAT INCONNU

Le 11 novembre, le Président de la République rend un hommage aux soldats inconnus de la Première Guerre mondiale. On leur rend hommage en déposant une gerbe de fleurs sur leur tombe. On leur rend aussi hommage en leur consacrant un jour de congé. On leur rend hommage en leur consacrant une place dans le cœur de tous les Français.

LE SOLDAT

SGA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALISTE DE GÉOLOGIE
ET DE MINÉRIE
15, rue de la République
54000 NANCY

ACADÉMIE
NANCY-METZ
E

13

Écoles de Vaucouleurs
et Verdun (Jules Ferry)

Le canon de Duzey



Ce site se trouve sur la commune de Duzey dans le bois de Warphemont. C'est là qu'en septembre 1915, les Allemands installèrent le canon « Max ». Il fut installé sur une plateforme et une base entière fut construite autour de lui.

Il était possible d'atteindre le canon à pied pour les éventuels soucis techniques qu'il pouvait présenter. Un moteur permettait sa rotation.

SMS Kronprinz
Wilhelm

UN CANON DE MARINE

Le canon étant au départ prévu pour être utilisé sur des navires de guerre, un hémicycle en béton armé fut construit pour poser le canon.

Le béton armé était fabriqué dans l'usine de Marguerre non loin de là, ces deux sites constituaient l'arrière front allemand.



Le canon Max a tiré son premier obus le vendredi 1er octobre à 15h30. Les Français bombardèrent ensuite le site car ils avaient vu la fumée et entendu les détonations. Le canon tira également le premier obus de la Bataille de Verdun le 21 février 1916 à 4h15. Le projectile de 750 kilos a mis moins de 30 secondes pour atteindre la ville distante d'environ 27 km. La charge était de 120 kilos de poudre et il se déplaçait à 1 kilomètre par seconde. Cet obus a atterri près de la cathédrale de Verdun, une marcelle a été installée à cet emplacement devant le centre Mondial de la paix.



Fonds Valois/Coll. BDIC



Fonds Valois/Coll. BDIC

Le canon mesurait 17 mètres de long et pesait 77 tonnes. Sa portée de tir était d'environ 47 km. Il fut démonté en janvier 1917 par les Allemands.

UNE INSTALLATION BÉTONNÉE

L'hémicycle était profond afin de ressembler le plus possible à « un pont de navire ». En son centre reposait le canon de 220 tonnes, la disposition rotative permettait de tirer dans toutes les directions. Cette cuve a été classée au titre des monuments historiques en 1924.



8

Écoles de Vaucouleurs
et Verdun (Poincaré
Galland)

L'ouvrage de la Falouse



FENÊTRE DE TIR

Les couloirs d'entrée dans le fort ne sont pas droits mais en « zigzag ». Si les assaillants tentent de pénétrer dans le fort, les soldats peuvent leur tirer dessus.

SE PROTÉGER ET SE REPOSER

Situé à l'arrière du front, il est entièrement construit en béton armé pour se protéger mais il a surtout permis aux soldats de se reposer lorsqu'ils n'étaient pas sur le champ de bataille.

LES SOLDATS À L'ARRIÈRE

Les soldats s'occupaient de différentes façons quand ils n'étaient pas au front :

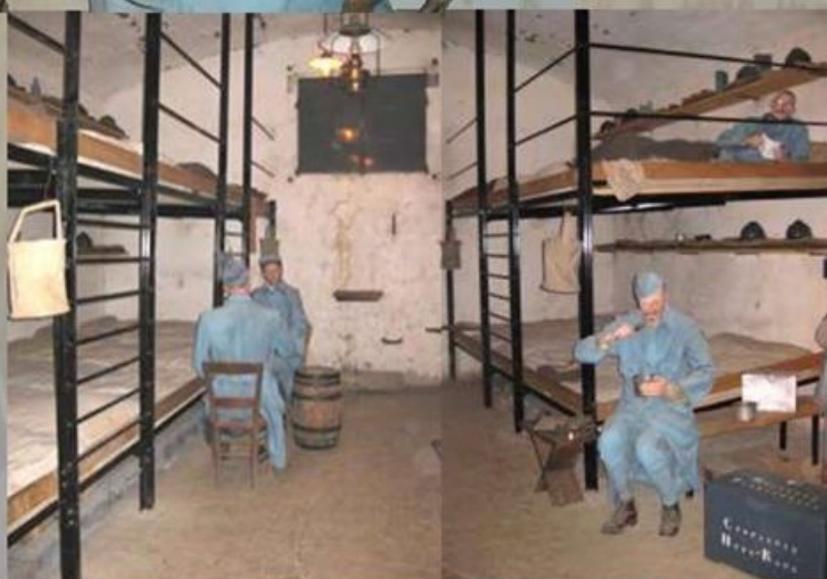
- Ils faisaient leur toilette.
- Ils lisaient des journaux.
- Ils écrivaient des lettres à leur famille.
- Ils se reposaient.
- Ils allaient au théâtre.
- Ils jouaient aux cartes.
- Ils faisaient de l'artisanat.



Sirène
d'alerte
au gaz

CHAMBRE DE SOLDATS

Elle possédait 30 lits. Les soldats s'y reposaient et pouvaient aussi s'y détendre en jouant aux cartes, en écrivant à leurs proches ou en lisant leur courrier.



11

École de Troyon

Le village de Troyon pendant la guerre et ses héros



LES VILLAGEOIS

Dans le village de Troyon, les habitants ont aussi aidé les soldats français de plusieurs façons :

Ils ont aidé à enlever le clocher de l'église qui pouvait être un repère pour les soldats allemands. Ils ont aussi aidé à détruire un pont pour empêcher les Allemands de passer. A la place, ils ont construit des "ponts bateaux" qui leur permettaient de continuer leurs travaux dans les champs.



LA LÉGENDE DE LA PETITE FILLE DE L'AUBERGISTE DE TROYON

Une légende raconte qu'une petite fille de 12 ans a sauvé les soldats du fort de Troyon en les prévenant de l'arrivée de soldats allemands. En effet, près du fort de Troyon, il y avait une auberge où se rendaient tous les matins les soldats du fort pour boire un café. Un jour, la petite fille a vu une troupe de soldats allemands en direction du fort, elle s'est dit qu'il fallait prévenir les soldats français. Malgré la peur d'être surprise, faite prisonnière, tuée peut-être, elle a couru vers le fort prévenir les soldats déjà en route. Ils sont vite retournés au fort pour organiser la défense.

C'est ainsi que le fort fut peut-être sauvé par cette petite héroïne. Un poème d'Amélie de Néri lui rend hommage. L'auteur compare le courage de cette petite fille à celui de Jeanne d'Arc !



11

École de Troyon

Le village de Troyon pendant la guerre et ses héros



37 noms de soldats de la première Guerre mondiale sont présents sur le monument aux morts du village. Parmi les 37 poilus, 13 sont morts sur les champs de bataille de la Meuse dont 4 à Verdun, 1 à Douaumont, 1 à Fleury-devant-Douaumont et 1 aux Eparges. Un soldat a reçu la médaille militaire, 5 soldats ont reçu la croix de guerre, 2 la Légion d'Honneur. En comparant les dates de naissance et celles de leur mort, beaucoup de soldats avaient moins de trente ans ! Beaucoup sont morts "tués à l'ennemi". D'autres sont morts de maladies attrapées sur les champs de bataille.

LE MONUMENT AUX MORTS

Un monument aux morts est un monument sur lequel sont écrits les noms et prénoms des soldats du village morts pour la France. A Troyon, le monument a été inauguré le 26 avril 1925 en présence du président Raymond Poincaré.



La statue représente un poilu à terre, main gauche sur le cœur, main droite tenant son fusil comme s'il était en train de mourir.

18

Écoles de Vaucouleurs
et Verdun (Jules Ferry)

Le camp Marguerre

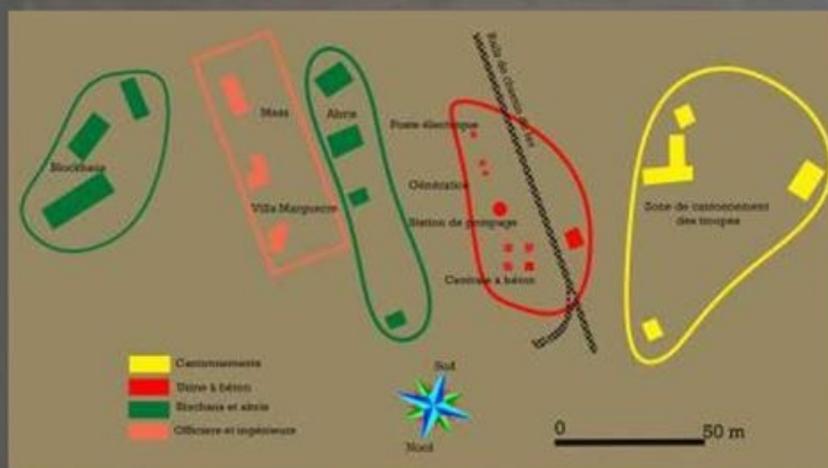


Situé en pleine forêt, à 5 kilomètres du village de Loison et à une quinzaine de kilomètres du front allemand, ce camp avait pour mission de renforcer le front en y installant de résistantes positions de défenses. Ce camp fantôme est caché à l'ombre des forêts de la Woëvre.



LE CAPITAINE MARGUERRE

Il a été créé en 1915 sous le commandement du capitaine Marguerre, officier allemand, ingénieur dans le béton à Berlin. D'ailleurs, à l'entrée du camp, on y trouve encore sa maison sur laquelle figurent des inscriptions qui signifient : « ce camp a été construit par la section de la Beton-Fabrik (BEFA) sous la direction du capitaine Marguerre ».



UNE ZONE INDUSTRIELLE

Le camp était un lieu de fabrication de béton : on expérimentait les utilisations de ce dernier dans le but de construire rapidement des abris bétonnés. Il permit de tester le béton pour diverses constructions, comme les blockhaus construits sans fondation sur un simple lit de sable ou de terre. Les éléments de coffrages utilisés sont la tôle, des planches et des branchages. Ces matériaux sont considérés comme « matériaux de zone de combat ».

L'usine était alimentée en électricité par un moteur diesel. On voit encore les traces de voies de chemin de fer qui permettaient d'acheminer les matériaux d'Allemagne et transporter le béton vers les gares et sur Verdun.

Marguerre créa dans ce camp une centrale à béton. Quatre piliers sont encore visibles.



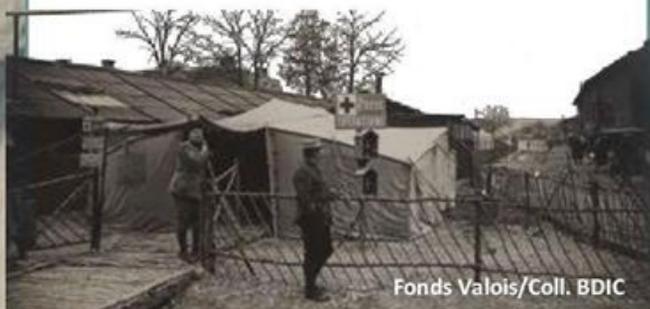
Fonds Valois/Coll. BDIC



L'HOPITAL MILITAIRE

Le village de Dieue sera décrété hôpital militaire pendant la bataille des Eparges. Les blessés étaient rassemblés à Mouilly puis conduits en voiture automobile jusqu'à l'hôpital de Dieue. Il resta en place pendant toute la guerre et fut d'une grande utilité lors des combats de la Bataille de Verdun.

L'hôpital installé Rue de la Croix Rouge (aujourd'hui, Rue du Jeu de Quilles) comprenait une baraque, 2 tentes, 1 tortoise (tente ronde). Il pouvait accueillir une cinquantaine de blessés. Le poste opératoire recevait les grands blessés jusqu'à ce qu'ils soient transportables. Il sera plus tard doté d'un groupe supplémentaire de chirurgie offert par Mme Blumenthal de Paris en souvenir de son fils. Le personnel se compose de deux équipes de chirurgiens, 2 médecins, et 10 infirmiers.



Fonds Valois/Coll. BDIC

Dans le même quartier que l'hôpital, on trouvait aussi un service d'infirmierie dont la maison porte toujours le symbole de la croix rouge. Il permettait d'y soigner des hommes de troupe et la population. Une grande partie des habitants quitta le village lors de la Bataille de Verdun



Dans l'ancienne usine de chaises chez Alif, à Dieue sur Meuse, se trouvait une infirmerie militaire dans laquelle logeait un groupe d'aumôniers, d'infirmiers et de brancardiers chargés de soigner les blessés, les nombreux hommes en cantonnement mais aussi les habitants.



Fonds Valois/Coll. BDIC



Bivouac d'ambulances américaines entre Dieue et Sommedieue. Les voitures sont prêtes à partir pour le front. L'American Fields Service apporta son aide à la France dès 1914. Entre 1914 et 1917, plus de 2 000 volontaires ont souscrit un engagement dans ce service.

LES MISSIONS DES AVIATEURS : L'OBSERVATION

Les aviateurs repéraient les lignes ennemies pour communiquer les positions. Les avions étaient les yeux de l'artillerie parce qu'ils pouvaient dire aux soldats où ils devaient tirer avec les canons. Ils prenaient aussi des photographies aériennes.



Fonds Valois/Coll. BDIC

Un avion d'observation au décollage.



Fonds Valois/Coll. BDIC

Photographie prise par des avions d'observation : les environs du village de Fleury en mai 1916.

LES MISSIONS DES AVIATEURS : LA CHASSE

Les aviateurs pourchassaient les avions ennemis pour les capturer ou les abattre avec des mitrailleuses. Il fallait empêcher les appareils ennemis de survoler les lignes.



Fonds Valois/Coll. BDIC

Un avion de chasse Nieuport et sa mitrailleuse.



Fonds Valois/Coll. BDIC

C'EST QUOI UN AS ?

Un As c'est un aviateur qui a abattu plus de 5 avions ennemis (au moins 5 victoires homologuées). Une victoire est homologuée quand il y a 2 témoins. L'As des As est l'Allemand Manfred Von Richthofen (le baron rouge). Il a abattu 80 avions. René Fonck, l'As des As français a abattu 75 avions ennemis. Il y a d'autres As : les Français René Dorme (aviateur Meusien), Jean Navarre (la sentinelle de Verdun), Georges Guynemer, Charles Nungesser, l'Américain Edward Rickenbacker, le canadien William Bishop...

René FONCK

Nationalité: française

Date et lieu de naissance: 27 mars 1894 à Saulcy-sur-Meurthe (Vosges).

Date de la mort: 18 juin 1953 à 59 ans.

Nombre de victoires homologuées: 75.

Nombre de victoires probables: 52.

Surnom: la Cigogne blanche.

C'est l'As des As français.



Fonds Valois/Coll. BDIC

Georges GUYNEMER

Nationalité: française

Date et lieu de naissance: 24 décembre 1894 à Paris.

Date de la mort: 11 septembre 1917 à Poelkapelle (Belgique)

Mort au combat à 22 ans.

Nombre de victoires homologuées: 53.

Nombre de victoires probables: 35.

Descendant des rois de France.

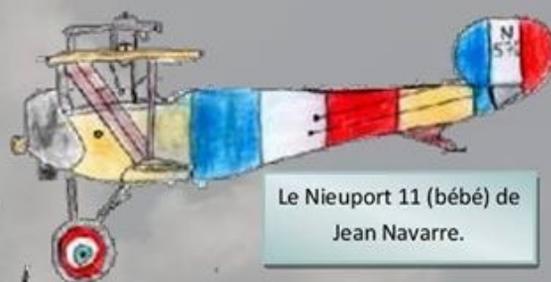
Il intègre l'escadrille des Cigognes.



Fonds Valois/Coll. BDIC



Le Fokker de l'Allemand
Manfred Von Richthofen (le
Baron Rouge)



Le Nieuport 11 (bébé) de
Jean Navarre.



Le Spad de René Fonck.



Le Spad de Charles Guynemer.

Secourir et soigner les hommes



La Première Guerre Mondiale aura fait 3 595 000 blessés dont 1 100 000 invalides. Parmi ces hommes, on trouvait des mutilés du visage qu'on surnomma « les gueules cassées ». Sur les 8 410 000 hommes mobilisés 1 300 000 soldats français moururent souvent après d'atroces souffrances. Ce fut une véritable hécatombe. Dans chaque famille, on connaissait un mutilé de la guerre. Le retour à la vie normale ne fut pas simple pour eux.



Certains hommes étaient amputés d'un ou plusieurs membres qu'on remplaçait par des prothèses. La médecine fit d'immenses progrès pendant ces 4 années de guerre. Les chirurgiens inventèrent de nouvelles méthodes pour opérer et soigner. Au début de la guerre on amputait beaucoup trop souvent. A la fin, grâce à une meilleure prise en

charge et de nouvelles techniques, on sauvait les membres de nombreux blessés. Les infections comme le tétanos et la gangrène causèrent bien du souci aux médecins.

Les hommes restaient trop longtemps sur le sol et dans la boue. Les plaies étaient très sales et remplies de morceaux de tissu et de terre. On ne connaissait pas encore le vaccin antitétanique. Il fallait injecter du sérum antitétanique plusieurs fois pendant le premier mois. Pour nettoyer les plaies, on utilisait de la teinture d'iode, de l'éther et de la solution de Dakin. Contre les terribles souffrances ou pour aider les grands blessés à mourir, on utilisa surtout la morphine.

Les tranchées étaient très étroites et ne permettaient pas le passage des brancards. On utilisait alors un simple toile de tente avec un rondin de bois. La tâche était épuisante pour les brancardiers coincés dans la boue et le blessé était en très mauvaise position.



LE LEVAGE DES CORPS

Après la bataille, les brancardiers procédaient au levage des corps. La plupart du temps, ils devaient attendre la nuit afin de ne pas se faire tirer dessus. C'est pourquoi, on a peu d'images de leurs interventions. Ils se dirigeaient au son des cris et des gémissements de douleur de leurs camarades. Quand l'ennemi envoyait des fusées éclairantes, ils se couchaient dans la boue en attendant que la lumière disparaisse. C'était un travail dangereux et très pénible. La boue était partout et empêchait les hommes d'avancer. Les brancardiers étaient épuisés. Beaucoup d'entre eux furent blessés mais ils ne renonçaient jamais et faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour sauver leurs camarades de tranchées.



Il arrivait souvent qu'on utilise les prisonniers allemands pour venir en aide aux brancardiers français. Il fallait quatre hommes pour porter un brancard qui blessait les épaules et les poignets des porteurs. On manquait souvent de bras c'est pourquoi on utilisait tous les hommes disponibles : les musiciens les cordonniers et même les tailleurs pour servir de brancardiers.

Fonds Valois/Coll. BDIC

30

École de
Charny-sur-Meuse

A la recherche des soldats CADY, PAUCHET et DESCHAMPS

Un travail sur des plaques signalétiques de poilus



Nous avons profité du Centenaire pour nous intéresser à des sources historiques locales. Nous avons travaillé dans un premier temps sur le monument aux morts de notre commune. Nous avons compris à ce moment-là que de nombreux soldats avaient disparu durant la Grande Guerre. Grâce aux outils numériques, nous nous sommes dirigés vers le site **Mémoire des Hommes**. Tous les poilus inscrits sur le monument ont été trouvés ... sauf un. Après tâtonnement, il s'est avéré que l'orthographe de l'un des noms gravés sur le monument était erronée ! Nous avons alors écrit à Monsieur le Maire pour lui signaler cette erreur. Voilà donc, cent ans plus tard, une façon de replacer nos poilus dans l'actualité.

NOTRE GÉNÉALOGIE

Nous avons ensuite exploré notre passé, en construisant notre propre arbre généalogique, histoire de voir si, dans notre ascendance, un ou plusieurs poilus n'étaient pas présents (qu'il soit Français ou Allemand d'ailleurs). C'est une bonne façon de s'intéresser au passé et de structurer l'histoire et le temps. Ce fut aussi le prétexte à étudier la guerre de 1870, qui a provoqué la séparation de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine.



Nom

Prénom

Classe

Les renseignements
que l'on trouve sur
une plaque d'identité
de soldat français.

Bureau de recrutement
Matricule de recrutement

NOTRE DÉFI : RETROUVER LES FAMILLES DES SOLDATS

Suite à plusieurs interventions de M. SCHWINDT (professeur au collège), nous sommes passés à une autre étape. Après avoir constaté ce qu'était un régiment durant la Guerre 14/18, nous avons pu replacer le poilu dans son contexte : un homme simple parmi des centaines de milliers d'autres hommes. Pour concrétiser l'idée du soldat, ce professeur a amené avec lui d'authentiques plaques signalétiques de poilu. Ce sont de véritables objets archéologiques trouvés ici, en Meuse (Génicourt-sur-Meuse). Le propriétaire de ces plaques voudrait bien les rendre aux familles des poilus. Défi que nous avons relevé ! Ce sont quatorze plaques qui ont servi de base de recherche. Nous avons commencé nos recherches en utilisant le site **Mémoire des Hommes**. Sur ces 14 poilus, 4 sont inscrits comme Mort pour la France. Mais ce n'était pas suffisant pour trouver des indices. Grâce aux informations mentionnées sur les plaques (bureau de recrutement, année et numéro de matricule), nous sommes allés sur les **Archives départementales** du département concerné, où nous avons eu accès à de précieuses données (lieu de naissance, nom des parents du poilu...). Avec ces derniers renseignements, nous nous sommes intéressés à deux poilus : **Joseph Polycarpe Eugène CADY** (de la Réunion) et **Jean Baptiste Abdon PAUCHET** (du Pas-de-Calais). Nous avons alors exploré le site de généalogie, **Geneanet**, espérant trouver des pistes récentes de descendants. Les recherches se sont révélées fructueuses : nous avons trouvé des adresses. Là, commence une nouvelle étape !

26

École de Sommedieue

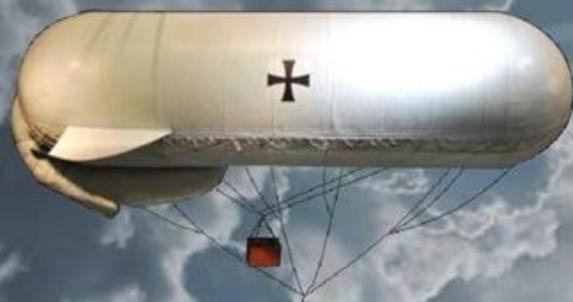
L'aviation pendant la Première Guerre Mondiale

La guerre dans les airs



LES BALLONS ET DIRIGEABLES

Les ballons et dirigeables, au début de la guerre, étaient plus utilisés que les avions. Les soldats appelaient les dirigeables, « les saucisses », à cause de leur forme spécifique. Ces derniers étaient plus fragiles que les avions et ils étaient repérés plus facilement. Les dirigeables servaient à observer les lignes ennemies.



Le ballon d'observation allemand « Drachen »

Fonds Valois/Coll. BDIC

Des observateurs dans leur nacelle



Fonds Valois/Coll. BDIC

Le dirigeable « Ville de Paris » à Belleville en 1909



Fonds Valois/Coll. BDIC

Le secteur du fort de Vaux, vue aérienne de 1916

EN CONTACT AVEC LES FAMILLES

Nous avons alors rédigé les premiers messages aux descendants de ces deux poilus. Nous avons au préalable créé une adresse courriel d'école pour pouvoir communiquer de manière moderne et rapide. A ce moment-là, l'histoire ancienne du poilu est redevenue toute contemporaine. De nombreux échanges par mails ont permis de faire connaissance avec ces personnes et avec les poilus eux-mêmes. Si pour le poilu CADY, malheureusement il n'existe pas grand chose, nous avons reçu la photographie du soldat PAUCHET. C'est fabuleux de mettre enfin un visage sur un nom !

Pour clôturer ce devoir de mémoire, une rencontre est programmée entre les familles et notre classe pour une remise « officielle » des plaques. Au bout de cent ans, les poilus contribuent encore à rassembler des générations différentes dans un même but. C'est de l'histoire vivante.

Nota : Le poilu Joseph CADY est décédé en 1917 à quelques kilomètres de notre école et sa tombe se trouve au cimetière de Glorieux (utilisation de MemorialGenWeb). De même, pour concrétiser ce souvenir, nous allons frapper notre propre plaque signalétique...



La plaque du soldat
CADY et la photographie du
soldat PAUCHET.



Une plaque de soldat
allemand.

Fiche A et B

Nom *Pauchet*
Prénoms *Jean Baptiste Alcege*

ETAT C

Né le *24 juillet 1876* à *Lezay*
à *Lezay*
de *Lezay*
de *Lezay*

N° *14* de corps dans le *1er*

DÉCISION DU CONSEIL DE RELEVÉ

Compeli dans le *1er* partie de la liste de renouement national ()

DÉTAIL DES SERVICES ET MUTATIONS DIVERSES

Ministère de la Défense - Mémorial des Français
PARTIS A REMPLIR PAR LE CORPS

Nom *CADY*
Prénoms *Joseph*
Grade *2^e classe*
Corps *1^{er} classe*
N° *2777*
Médaille *1870*
Mort pour la France le *15* au Corps - *CL 1916*
N° de la Plaque *50* au *1^{er} Régiment de Hussards*
Genre de mort *tué en action*
Né le *6 mai 1876* à *Lezay*
N° de la Plaque *50*
N° du registre *1916*
N° du registre *1916*